sautes; la première, donnée à l'église par M. le célébrant ; la deuxième, donnée par le R. P. Bessières, à l'ancienne église paroissiale où l'on se rendit processionnellement ; la troisième, donnée à la chapelle même de la famille par le R. P. Hamonic, qui fut, pendant tant d'années, le confrère, le collègue et l'ami du bon P. Pompei, au grand séminaire d'Ajaccio.

Honneur au zèle et à la piété fraternelle de M. Innocent Pompei, qui ont su faire de cette chapelle de Notre-Dame des Anges un vrai bijou, aussi riche qu'élégant et comme le lit de repos de son bien-aimé frère ! Il est là, en effet, au milieu du caveau, à la place d'honneur, juste au-dessous de l'autel du saint sacrifice. Qu'il y repose en paix, en attendant la résurrection, sous cette belle plaque de marbre qui orne la chapelle et qui rappelle les noms, les dates et les qualités du défunt !

Pour terminer cette belle cérémonie, il fallait le mot d'adieu au héros de cette fête ; payer le tribut de la reconnaissance à tous ceux qui avaient contribué à en rehausser l'éclat ; il fallait enfin redire, en quelques mots bien sentis, et les motifs de joie des uns et de tristesse des autres, tout en tirant la leçon qui ressortait des vertus du défunt. Le R. P. Bessières se chargea de cette tâche qu'il remplit à la plus grande satisfaction de son immense auditoire.

Testis.





III

KLONDYKE.

Dans le dernier numéro des annales, un article sur le Klondyke racontait le voyage du R. P. Gendreau et de ses compagnons qui avaient suivi la voie de Vancouver et du Chilcoot-Pass, pour se rendre à Dawson-City. La lettre suivante donne le récit du voyage du P. Lefebvre, qui, du Mackenzie, s'est rendu dans cette même ville, en

traversant les montagnes Rocheuses et en suivant la rivière Porc-Epic et le fleuve Yukon. Cette lettre était adressée au R. P. Boisramé, qui a bien voulu nous la communiquer.

Dawson City, 11 avril 1899.

« Mon révérend et bien cher Père,

« J'ai reçu hier votre lettre, ainsi que les envois qui l'accompagnaient, et je vous dis, pour le tout, un gros merci du cœur. Maintenant, mon révérend Père, si vous pouviez lire au dedans de moi, vous verriez le sincère regret que j'ai du profond silence que j'ai gardé depuis trop longtemps à votre égard.

« Au lieu de vous donner mes excuses, je préfère vous dire : Pardonnez-moi, il n'en sera plus ainsi à l'avenir. Je vous prie seulement de croire qu'il n'y a eu de ma part ni indifférence, ni oubli, car votre souvenir a été souvent sur mes lèvres, et encore plus souvent dans ma pensée et dans mon cœur.

« Il y a juste un an aujourd'hui que je laissais le cher P. Giroux seul, absolument seul, et éloigné de toute habitation et de tout confrère, puisque Good-Hope, Mission la plus rapprochée, est à 240 milles de distance. Vous le dirai-je, jamais séparation me fit autant de peine. Car si la pensée de laisser mon cher compagnon seul me causait une vive tristesse, non moins triste et sombre me paraissait l'avenir ; je me lançais dans l'inconnu, ma seule confiance en Dieu, dont je savais faire la volonté, affermissait mon courage. Le F. Louis Beaudet vint me conduire jusqu'au delà de la première chaîne des montagnes Rocheuses, à une distance de 120 milles. Ce fut l'affaire de trois jours et demi. Là, je rejoignais une petite bande de quatre mineurs à qui nous avions rendu service l'automne précédent, et qui, par

reconnaissance, avaient bien voulu me permettre de faire le trajet avec eux. Je restai stationnaire à cet endroit sept longues semaines, attendant la débâcle des glaces, pour me remettre en route. Cette débâcle tardive n'arriva que le 27 mai ; nous ne fûmes pas lents à nous embarquer. Nous avions deux embarcations au lieu d'une, et cela, à cause d'une petite querelle qui survint entre nos quatre mineurs. Pauvre misère humaine, comme elle se glisse partout! En nul autre temps, ils eussent dû rester plus unis. Nous verrons ce que faillit nous coûter, à tous, cette séparation. J'eus la meilleure part, car je m'embarquai avec deux braves compagnons, le père et le fils ; notre berge, quoique de petite dimension, était la plus grande des deux. Nous partîmes ensemble. La rivière Porc-Epic, que nous descendions, débordait, et le courant était très rapide. Durant les deux premiers jours, tout alla bien ; mais dans la matinée du troisième, nous nous trouvâmes entre des rochers à pic, très élevés, et, comme la rivière se rétrécit considérablement à cet endroit, le courant avait la rapidité d'un torrent. Heureusement que les deux jeunes gens qui nous accompagnaient prirent les devants avec leur frêle embarcation. Nous n'avions pas fait 10 milles, que nous arrivâmes à la tête d'un petit rapide ; déjà, nous n'apercevions plus, depuis longtemps, la berge de nos compagnons, et, en descendant ce petit rapide, nous nous demandions comment ils avaient pu traverser ce mauvais pas sans accident. A peine avions-nous fait un demi-mille, que nous aperçûmes l'un de ces jeunes gens au pied d'un énorme rocher, nous appelant à grands cris. Plus de doute, ils avaient fait naufrage. Nous nous précipitâmes, en ramant de toute la force de nos bras, au secours de ce pauvre malheureux, et peu s'en fallut que notre berge n'allât buter contre ce roc, où nous

aussi eussions infailliblement échoué. Force nous fut de passer tout droit et d'aller atterrir 1 mille plus bas, à un fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, abandonné depuis quelques années. Jugez de notre émotion. Tout cela se passait au beau jour de la Pentecôte, anniversaire de mon sacerdoce. Qu'on a donc raison de dire que les années se succèdent, mais ne se ressemblent pas. Nous n'avions vu qu'un seul des deux naufragés, qu'était devenu l'autre? Nous le croyions perdu, mais le bon Dieu, le prenant en pitié, il avait pu atteindre le rivage à un endroit pas trop escarpé, gravir la montagne, et nous rejoindre au bout de trois heures. Quant au premier, il n'y avait qu'un seul moyen de le sortir de sa pénible prison, car, je vous l'ai dit, il était en bas d'un rocher à pic qu'il ne pouvait gravir ; avec tous les bouts de corde en notre possession, on parvint à en former un câble de 300 pieds de long, et, Dieu aidant, nous réussîmes à le tirer de sa mauvaise situation. Ces deux jeunes gens avaient absolument tout perdu, linge et provisions, mais leur joie était si grande d'avoir échappé au naufrage, qu'ils ne s'en occupèrent même pas. Nous les reçûmes dans notre petite berge, et continuâmes notre voyage gaiement, mais non confortablement. Trois jours après, nous arrivions au fort Yukon, où nous rencontrions une cinquantaine de mineurs venus hiverner à cet endroit pour ne pas être exposés à mourir de faim à Dawson. Nous étions au 9 du mois de juin ; le 7, je m'embarquais, avec tous ces mineurs, à bord d'un magnifique vapeur. J'avais commencé par manger mon pain noir, je vous assure que je m'en donnai sur le bon pain blanc. Cependant, l'avenir ne me paraissait guère rassurant ; plus que jamais, je m'abandonnai entre les mains de la divine Providence, toujours si bonne à mon endroit. Au bout de dix-huit jours de navigation, nous aperçûmes la

fameuse capitale du Klondyke. Quelle ne fut pas ma surprise, à la vue de cette foule *ex omni lingua, et populo, et natione*, ainsi que de ces milliers de tentes qui offraient un aspect non moins beau qu'étrange! Ce n'était plus un petit camp de sauvages, mais une ville populeuse qui s'offrait à mes regards.

« J'apprends, en arrivant à Dawson, que l'église vient d'être, il y a huit jours, la proie des flammes, et que le R. P. Judge est privé du bonheur de dire la sainte messe, j'avais ma chapelle de voyage avec moi, ceci me donnait un peu d'aplomb pour aborder ce Père Jésuite. Je fus, en effet, bien reçu, d'autant plus qu'il venait de recevoir une lettre de son supérieur, lui disant que des Oblats étaient en route pour se rendre à Dawson, au nombre desquels il mentionnait le nom du R. P. GENDREAU comme supérieur. *Deo gratias!* dis-je, alors, du fond du cœur, le bon Dieu voulait me prouver, encore une fois, qu'on ne perd rien en se confiant en Lui. Maintenant, cher Père, vous savez tout ce qui s'est passé depuis lors. Je laisse à d'autres à vous donner les nouvelles courantes. Nous sommes tous en bonne santé et agissons de notre mieux pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de la Congrégation. Veuillez demander au Saint-Esprit, pour moi, le don de la langue anglaise, si indispensable ici, et croyez à l'affection sincère de celui qui aime à se dire votre humble frère et enfant en N.-S. et M. I.

J.-C. LEFEBVRE, O. M. I.

